

# Miranda de Ebro

## État sanitaire du camp de concentration à l'automne 1943 \*

par Louis-Armand HÉRAUT \*\*

L'Espagne a toujours fait rêver les Français. Cela était encore plus vrai en 1943, année de guerre où l'Espagne était le seul passage possible vers la liberté. Les Pyrénées méritèrent alors l'appellation de "montagnes du courage". La découverte récente de la thèse de médecine de Georges Morin, thèse soutenue le 4 janvier 1944 à Alger, permet d'appréhender les conditions sanitaires du camp de concentration espagnol de Miranda de Ebro à l'automne 1943 (4). Georges Morin, élève de l'École de Santé Navale, en 5ème année de médecine, était entré dans un mouvement de résistance quand, en juillet 1943, il fut désigné par sa hiérarchie pour la "relève médicale" des médecins civils gardés prisonniers de guerre en Allemagne depuis la défaite de 1940. Il décida alors de rejoindre les Forces Françaises Libres d'Afrique du Nord qui avaient repris le combat contre l'Allemagne nazie au côté des Anglo-américains.

Passer en Espagne, c'était d'abord une rupture avec soi-même, avec les siens, avec son pays et il fallait trouver un réseau d'évasion. L'aventure était une rude épreuve physique pour des organismes, certes jeunes, mais affaiblis par les restrictions alimentaires qui existaient en France. Quand on arrivait à proximité de la frontière, les dangers étaient multiples. La discrétion s'imposait pour échapper à la Gestapo, à la Milice et à la police française. Tout au long de la frontière, les patrouilles allemandes tiraient à vue sur les furtifs. Une trahison au dernier moment était toujours possible. En 1943 cinq élèves de Santé Navale vont réussir leur évasion, un sixième fut très grièvement blessé par les Allemands au-dessus de Luchon, un autre fut arrêté par la Gestapo et déporté à Buchenwald.

Arrivé du côté espagnol, on n'était pas encore en liberté. La "Guardia civil" emmenait l'évadé vers une prison locale. Pour ceux qui étaient passés par le Pays Basque, ce fut le plus souvent la prison de Pampelune. La marche vers la prison paraissait interminable à ces hommes harassés, soumis à la promiscuité dès leur arrivée dans des locaux moyen-âgeux. En 1943, l'Espagne ne pratiquait plus d'extraditions vers la France. En effet, le cours de la guerre s'était modifié, les Alliés remportaient des succès sur tous les fronts. Le général Franco, "Caudillo" de l'Espagne, dut en tenir compte. Le 29 août 1943, Georges Morin entre à la prison de Pampelune, il y reste jusqu'au 17 septembre 1943. Le 18 septembre, il arrive au camp de Miranda de Ebro. Il y restera jusqu'au 15 novembre 1943.

---

\* Comité de lecture du 13 mai 2007.

\*\* 2, allée des Chevaliers, 78000 Versailles.

Le *Deposito de concentracion* de Miranda est le plus connu des camps espagnols. Il se situait aux limites du Pays Basque et de la Castille, à 35 km au sud-ouest de Vitoria, dans la banlieue de la ville de Miranda de Ebro, ville de moyenne importance placée sur un vaste plateau entouré de montagnes à 450 m d'altitude, en amont du confluent du rio Bayas et du fleuve Ebro. Le camp couvrait une superficie de 42 000 m<sup>2</sup> et se présentait sous la forme d'un grand quadrilatère irrégulier. À l'ouest, en direction de la ville, se trouvait le portail d'entrée ; sur le côté gauche, situé au nord, était la ligne de chemin de fer qui va vers Bilbao, sur la partie est qui constituait le fond du camp coulait le rio Bayas, "verdâtre et peu rapide" qui descend des montagnes du Pays Basque. Le camp était entouré d'un mur hérissé de fils de fer barbelés derrière lequel se dressaient, tous les 50 m, des guérites occupées par des militaires de l'Armée de Terre espagnole.

Immédiatement après le portail d'entrée, se trouvaient les locaux de la garnison militaire. Plus loin, il y avait un vaste espace de rassemblement avec une tribune et un mat au sommet duquel flottait le drapeau national espagnol, la "Bandera". Au-delà, de part et d'autre d'une vaste allée surnommée par dérision "les Champs Élysées", il y avait, à gauche, les locaux d'internement et, à droite, les locaux techniques. Les baraques d'internement jouxtaient la ligne de chemin de fer, parfaitement alignées sur deux lignes parallèles. Elles étaient au nombre de 26 pour Morin et de 30 dans le livre de José Angel Fernandez Lopez (3). Elles étaient disposées perpendiculairement à l'allée centrale. Les baraques pour les services, atelier, infirmerie, magasins, salon de coiffure, et les douches étaient disposées parallèlement à l'allée centrale.

Au fond du quadrilatère à proximité du rio Bayas il y avait dans l'angle droit les WC collectifs, dans l'angle gauche était en construction un château d'eau. Les cuisines se trouvaient au milieu, derrière les baraques. Une fontaine et un lavoir se situaient au bout de l'allée centrale. Morin signale la présence d'un orphéon. Peut-être désigne-t-il par là la tribune qui se trouvait face à l'esplanade de rassemblement et devant laquelle flottait la "Bandera" qui était hissée en musique tous les matins en présence des internés ?

Les baraques étaient des constructions maçonnées et crépies à la chaux. Chacune mesurait une vingtaine de mètres de long et 6 mètres de large. La baraque comportait un passage central en terre battue qui ouvrait au nord et au sud. De chaque côté de ce passage s'élevait une structure en bois de 4 m de haut comportant deux niveaux séparés par un plancher. Tous les 3 m, un solide poteau en bois soutenait l'échafaudage. Le poteau comportait des coins de bois inversés qui servaient de marchepied pour accéder au niveau supérieur. Le poteau constituait une sorte d'échelle de perroquet. Le niveau inférieur était doté d'un plancher qui l'isolait du sol. Les poteaux délimitaient des espaces virtuels qui, par des cartons, des planches, des couvertures et autres matériaux de fortune, les transformaient en logettes appelées bizarrement aux dires de Morin "Cales". Chaque logette était profonde de 2 m, large de 3 m et haute de 2 m. Le mur extérieur du bâtiment constituait le fond de la "cale". L'éclairage et l'aération de chaque "cale" étaient assurés par une ouverture de 30 x 20 cm se trouvant dans le mur extérieur. Chaque logette était occupée par 2 à 5 personnes mais aurait pu en contenir jusqu'à 6. La contenance d'une baraque ne pouvait dépasser les 150 individus. Le couchage était fait d'un sac de toile rempli de paille qui était soit directement déposé sur le plancher, soit transformé en hamac à l'aide de fils de fer. Morin estime que le hamac était le mode de couchage le plus sain et le plus facile d'entretien. À l'automne 1943, les officiers détenus étaient logés dans deux bâtiments comportant une trentaine de lits de camp dotés de draps très usagés légués par leurs prédécesseurs. La population du camp était uniquement masculine.

### **Historique du camp**

José Angel Fernandez-Lopez, l'irremplaçable historien du camp, distingue trois périodes : - de 1937 à 1939, le camp construit avec l'assistance de techniciens allemands, reçut les soldats républicains espagnols et les "brigadistes étrangers" faits prisonniers pendant la guerre civile. Un certain nombre d'Espagnols y étaient encore en septembre 1943 quand Morin arriva au camp. - À partir de 1940 les premiers internés étrangers venant de France arrivèrent. Ce furent des Anglais qui n'avaient pu embarquer à Dunkerque ainsi qu'un fort contingent de Polonais. Suivirent des Belges, des Hollandais, des Norvégiens et les premiers Français. Il y avait aussi des israélites allemands ou apatrides. - À partir de février 1943, l'envoi en Allemagne par le gouvernement de Vichy au titre du Service du Travail Obligatoire entraîna un afflux de Français "réfractaires" en Espagne. Le gouvernement espagnol, subissant les pressions des Anglo-américains auxquelles s'ajouta l'arrêt des livraisons de phosphates d'Afrique du Nord, améliora les conditions matérielles des internés de Miranda. Une délégation de la Croix rouge française dépendant d'Alger s'installa à Madrid. Après la libération de la France en août 1944 commença une troisième période. Les Français qui avaient collaboré avec les Allemands arrivèrent à leur tour au camp de Miranda, puis en mai 1945 suivirent les Allemands nazis qui cherchaient à gagner l'Amérique du sud. Leur vie à Miranda n'avait plus rien de comparable avec les souffrances endurées par les premiers détenus espagnols. Le camp ferma définitivement en 1948. Rien ne subsiste désormais du camp de Miranda.

En septembre 1943, la direction du camp était assurée par le lieutenant-colonel Luis Molina qui ne montrait pas de sentiments francophobes. Parmi les 2 500 détenus, il y avait 2 200 Français. Ce chiffre était soumis à des fluctuations hebdomadaires de plus ou moins 100 individus selon les arrivées et les départs. L'âge des internés était compris entre 20 et 40 ans, avec un groupe de 20 et 30 ans largement prédominant (4). Morin écrit : "le passage de la frontière ayant opéré une sélection naturelle ils étaient presque tous robustes et bien constitués. Néanmoins les privations subies en France ou ailleurs avaient déjà commencé à se faire sentir". Après avoir été fiché, mesuré et pesé, l'interné recevait deux couvertures en mauvais état, une assiette, une cuillère et une paille pour son couchage. Les "cabo de vara" (chef de baraque) tenaient l'état des entrées, des sorties, des déplacements et des emplacements de différents détenus.

### **L'organisation sanitaire du camp**

La "Sanidad Militar" assurait la surveillance médicale du camp sous la responsabilité, en septembre 1943, d'un médecin lieutenant dont le nom ne nous est pas connu. Les soins étaient donnés par six infirmiers militaires espagnols. Le médecin espagnol venait le matin à l'infirmerie et prenait les décisions médico-administratives. Il décidait des évacuations sur l'hôpital de Vitoria (Morin dit qu'elles ont été rares) ainsi que de l'opportunité des examens radiologiques à Miranda. Parallèlement au Service de santé espagnol, les Français, à l'initiative du lieutenant de Montis et du docteur Henri Galtier d'Auriac (3), avaient constitué un Service de santé français non officiel composé de médecins et d'étudiants en médecine, de pharmaciens, de dentistes, d'infirmiers de métier ou volontaires et de vétérinaires. Ce service assurait les consultations et les soins des internés français et il était chargé de la surveillance sanitaire du camp.

Il comportait un médecin chef qui coordonnait l'activité du service sanitaire français et qui consultait les malades l'après midi dans une salle aménagée servant aussi de salle de pansement : la "Botiquin". Un autre médecin était détaché à l'infirmerie du camp où il était aidé par un camarade plus jeune ; ils devaient assurer les soins des malades alités en

liaison avec le médecin militaire espagnol. En l'absence du médecin espagnol, le médecin français prenait les décisions médicales dans les cas d'urgence. Le matin, il s'occupait d'une consultation qui doublait celle de l'après-midi à la "Botiquin". Un médecin ou un étudiant en médecine était chargé du service d'hygiène. "C'était le service qui était de beaucoup le plus ingrat", écrit Morin. La tâche était immense et les moyens très limités. Il était chargé du dépistage des "galeux". Il devait les inscrire sur un registre tenu au jour le jour, puis surveiller le traitement. Les galeux auraient tous dû être isolés dans une baraque spéciale appelée la "Sarna", mot espagnol qui signifie "gale". Dans les faits, l'isolement sanitaire était peu respecté. Il revenait aussi à ce médecin d'essayer de réprimer la vente des denrées alimentaires clandestines introduites dans le camp par des trafiquants, des aliments souillés par des mains sales et qui étaient une des sources de maladie. Il était aidé dans cette fonction par des "inspecteurs" désignés par lui qui pouvaient faire punir le délinquant par son chef de groupe et en théorie par les autorités espagnoles. L'importance des syndromes dysentériques désignés communément sous l'appellation de "mirandite" fit créer un service spécial tenu par deux étudiants en médecine qui faisaient un tri des malades et qui envoyaient au médecin chef les cas les plus graves.

Une pharmacie française avait été créée ; elle ravitaillait en médicaments les internés sur présentation d'un bon signé par un médecin. Les dentistes avaient, selon Morin, un rôle restreint par manque de matériel. Trois infirmiers français professionnels ou volontaires aidaient les infirmiers militaires espagnols de l'infirmerie ; ils accomplissaient un travail considérable. L'infirmerie était vaste et bien aérée mais limitée à 45 lits, ce qui était nettement insuffisant. Les cas les plus graves étaient évacués sur l'hôpital militaire de Vitoria. Les médicaments avaient une triple origine. Pour les malades alités, ils étaient fournis par la réserve espagnole. Pour le reste du camp, ils provenaient de la Croix rouge américaine aux frais du gouvernement français d'Alger d'après une liste établie chaque mois. Les demandes n'étant pas toujours satisfaites et les prévisions souvent dépassées, il restait la solution de s'adresser à une des pharmacies de Miranda par l'intermédiaire d'un infirmier espagnol. Les frais étaient couverts par les fonds de la Croix rouge française.

### **État sanitaire du camp de Miranda**

L'état sanitaire du camp fut conditionné par deux facteurs principaux : une alimentation restreinte et déséquilibrée et une pénurie en eau.

*1/ Les aliments.* Par Morin, nous connaissons le détail de la ration quotidienne. Le matin, l'interné recevait un quart de café édulcoré et 100 grammes de pain pour la journée. À midi, il recevait quelques crudités, et un œuf une fois par semaine ; suivait la distribution du "Rancho", un brouet composé de légumes (carottes, choux, pommes de terre et autres féculents ...) dans lequel flottaient quelques morceaux de viande ou de poisson longuement bouillis. Ce "Rancho" était cuit dans un grand chaudron dans lequel était versé au dernier moment trois louches d'huile d'olive brute. Le soir, le "Rancho" était à nouveau servi. Les internés se rassemblaient en ligne pour recevoir leur pitance ; le repas était pris debout. Pour les derniers servis, il n'y avait pas de viande ou de poisson. Parfois était distribué un fruit. Un quart de vin par semaine était versé aux hommes non gradés ; les officiers et travailleurs volontaires en recevaient un demi-litre par jour.

La ration quotidienne espagnole était complétée par un colis hebdomadaire envoyé par la Croix rouge d'Alger qui comportait une ou deux boîtes de sardines ou de thon, un demi-litre de farine de blé, un quart de sucre et 175g de margarine. Par la Croix rouge, les détenus recevaient, chaque semaine, 20 pesetas qui leur permettaient d'acheter quelques compléments à la cantine du camp. Une tradition familiale, transmise par Georges

Morin, ajoute que ceux qui assistaient à la messe dominicale recevaient une petite gratification à l'issue de la célébration sous la forme d'un gâteau et d'une orange. La messe était devenue facultative pour les étrangers internés mais elle restait obligatoire pour tous les Espagnols.

Georges Morin estime que la ration glucidique était suffisante mais que la grande quantité de légumes et de féculents était source de "pneumatose" intestinale et qu'elle favorisait les affections digestives. Les protides étaient très nettement déficitaires et l'ébullition prolongée détruisait les acides aminés indispensables. Les lipides, représentés par l'huile d'olive brute du "Rancho" et par la margarine fournie par la Croix rouge, étaient eux aussi déficitaires. L'huile d'olive, non raffinée, était très mal supportée par les Français, elle se révélait plus purgative qu'alimentaire ; certains la récupéraient pour servir à l'éclairage de nuit. Pour ce qui est des vitamines, Morin estime que le déficit en vitamine A fut responsable de trois cas d'héméralopie. Il n'a pas observé de polynévrite par carence en vitamine B, pas de carence non plus en vitamine D et pas de carence en vitamine C, les fruits étant faciles à obtenir. Il avance l'hypothèse d'une carence en vitamine PP qui aurait pu favoriser les affections cutanées qui, comme nous allons le voir, étaient nombreuses.

Au total Morin observa une perte de poids généralisée liée à la captivité estimée à 30%, ce qui est en accord avec de nombreux témoignages recueillis par ailleurs. Il écrit qu'"il y avait bien loin des cuisines à l'assiette du dernier servi et, en fait, malgré le repos forcé, beaucoup d'internés maigrissaient et voyaient leurs forces décroître. La seule vue du "Rancho" suffisait à calmer les appétits les plus féroces".

**2/ L'eau.** Plus que l'alimentation, l'eau fut le problème primordial du camp de Miranda. Les hommes attendaient de longues heures pour s'approvisionner en eau de boisson malgré l'entrée en fonction d'une deuxième fontaine. En septembre 1943, il s'y ajoutait un camion-citerne qui faisait plusieurs voyages par jour ; il était rempli à un "balneario" voisin et fournissait une eau saine et agréable au goût. Malheureusement les fontaines étaient alimentées par l'eau d'un puits et ce dernier était pollué par les immondices qui s'accumulaient à la surface du camp. L'eau coulait quatre heures dans la matinée et autant dans l'après-midi.

L'eau des douches venait directement du rio Bayas dont le débit était réduit à la fin de l'été. Les douches étaient au nombre de 20, mais 10 seulement fonctionnaient correctement à l'eau froide. En pratique, elles étaient réservées aux porteurs de gale. Les malades ne manifestaient aucun enthousiasme à s'y rendre car l'endroit était glacial, ouvert aux courants d'air. Pour la toilette ordinaire, le camp ne possédait qu'une dizaine de robinets regroupés à côté des douches. Quant au lavoir destiné aux vêtements, s'il était de grandes dimensions avec deux bassins en ciment, il n'était pas couvert et l'eau n'y était renouvelée qu'une fois par jour. Morin ne donne aucune information sur l'attribution de savon pour la toilette individuelle et pour le lavage des vêtements

Intimement lié à l'approvisionnement en eau se posait le problème du fonctionnement des latrines qui étaient regroupées dans un bâtiment situé à l'extrémité droite du camp, loin des baraques de logement et à proximité du rio Bayas. Elles comportaient 36 stalles cimentées avec un trou dit "à la turque". Elles étaient nettoyées deux fois par jour à l'eau et au chlorure de chaux. Le travail était des plus répugnants au point qu'il fallait rétribuer les internés qui acceptaient de faire cette besogne. Quelques heures après le nettoyage, les matières fécales débordaient à nouveau et envahissaient le couloir central. Cette situation était due autant à l'insuffisance des installations qu'à la "mirandite", syndrome diar-

rhéique endémique au camp de Miranda. Morin indique que les autorités espagnoles firent construire une nouvelle baraque qui entra en fonction fin octobre mais elle était située proche de la première et surtout, comme la précédente, elle pouvait difficilement être atteinte de nuit par les dysentériques qui se soulageaient précipitamment dans les passages entre les baraques. Le manque d'eau et le découragement qui gagnait rapide-



*Vie quotidienne au camps.  
Dessin de Maurice Chauvet (réf. 3)*

ment les internés aboutissaient à une hygiène corporelle très déficiente. Morin écrit que “beaucoup d’hommes étaient d’une saleté repoussante” et que certains “s’accoutumaient à vivre dans la crasse”. La situation sanitaire générale du camp était aggravée par le manque de récipients prévus pour recevoir les détritres de toutes sortes qui étaient jetés directement par les fenêtres et qui atterrisaient dans les passages entre les baraques. En principe, le matin, des détenus

payés pour ce travail devaient les rassembler en tas au coin des baraques où un camion les prenait plus tard dans la journée mais le ramassage était des plus aléatoires.

Dans cet environnement marqué par une saleté généralisée, les parasites pullulaient : rats, souris, puces, poux, sarcoptes de la gale, punaises et mouches. Les officiers avaient essayé de se protéger des punaises en mettant les pieds de leur lit dans des récipients remplis de crésyl, mais celles-ci se laissaient tomber du plafond et elles attaquaient à la nuit tombante. Malgré la proximité du rio Bayas, Morin ne mentionne pas les moustiques, peut-être n’existaient-ils pas ? Les gens les plus propres arrivaient à éviter les poux de tête qui étaient assez rares mais ceux du pubis (morpions) étaient particulièrement fréquents.

À l’automne 1943, les autorités espagnoles, pour éviter aux internés les rigueurs du froid qui s’annonçait, procédèrent à des travaux. Le sol des baraques, en terre battue, fut cimenté ; les parois des logettes furent plâtrées et passées à la chaux, ce qui fit disparaître les séparations faites de matériaux disparates et qui étaient des nids de parasites. Ces travaux avaient été demandés par les délégués de la Croix rouge des diverses nations alliées et ils furent financés en partie par elles.

**3/ Les pathologies rencontrées à l’automne 1943.** Deux pathologies sévissaient d’une façon endémique : la gale et la “mirandite”.

- *La gale* : en deux mois Morin a soigné 97 cas de gale dont 32 infectés à des degrés divers ; ils allaient de la gale impétiginée par places à la pyodermite généralisée. Il fallut faire des conférences pour sensibiliser les détenus à ce danger que beaucoup acceptaient avec résignation. Sur les 50 officiers présents au camp, 19 en étaient atteints. Les galeux étaient isolés dans une baraque spéciale baptisée de par son usage la “sarna”. Elle ne comportait pas de logettes et elle abritait 60 malades qui devaient y coucher et y prendre leur repas. Ils auraient dû en principe prendre une douche tous les matins, après quoi un infirmier leur distribuait une brosse en chiendent et une pommade soufrée dont ils

devaient s'enduire. La lutte était sans grand succès pour deux raisons : d'une part le manque de discipline et d'autre part l'absence d'une étuve efficace pour stériliser les vêtements. L'étuve en fonctionnement était à chaleur sèche et de capacité réduite, de plus elle était souvent en panne. Le matériel de couchage distribué aux nouveaux arrivants n'était pas stérilisé. Toutefois, peu avant le départ de Morin, les autorités espagnoles envoyèrent au camp une étuve mobile à chaleur humide fonctionnant sous pression. Le matériel de couchage rendu par les partants fut systématiquement étuvé avant d'être à nouveau attribué aux arrivants. Morin put en constater les effets bénéfiques.

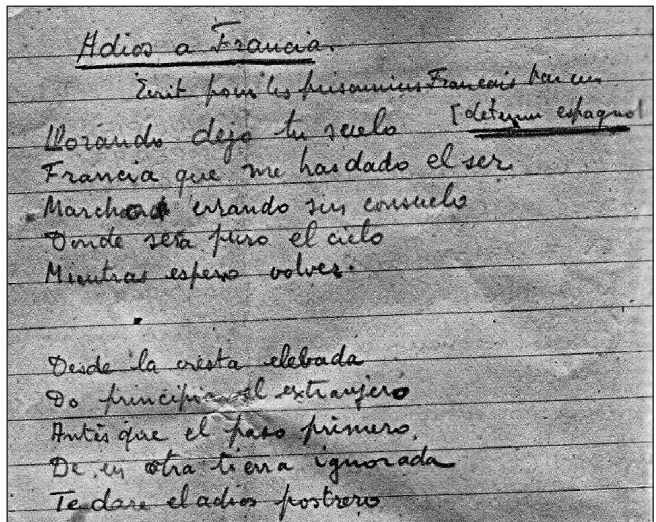
- *La "mirandite"* : sous cet éponyme étaient désignés tous les syndromes diarrhéiques et dysentériques qui atteignaient les détenus de Miranda : "bien peu d'internés peuvent se vanter d'y avoir échappé", écrit Morin. Le début de l'affection était brutal : "le malade est alors obligé de se lever en hâte, pour essayer de gagner la baraque des waters jusqu'à laquelle il n'a pas toujours le temps de parvenir. Il sera contraint à sept ou huit nouvelles tentatives au cours de la même nuit". La "mirandite, le plus souvent, ne s'accompagnait pas de fièvre mais après plusieurs jours, le malade était dans un complet épuisement accompagné "d'une sensation de lassitude totale". Ces syndromes intestinaux débilitants pouvaient avoir des étiologies variées, mais ils avaient un mode de transmission commun : l'eau, les mouches, les mains sales et les aliments souillés. Sur un certain nombre d'internés libérés passés par le camp de Miranda, Morin a pu faire identifier par les laboratoires d'Alger des cas de fièvre typhoïde ainsi que des amibiases dysentériques.

- *La fièvre typhoïde*. En octobre 1943, les médecins français de Miranda durent faire face, avec l'aide du Service de santé espagnol, à une épidémie de fièvre typhoïde : "Un soir, le samedi 9 octobre à la cérémonie de la Bandera, 4 internés s'évanouirent brusquement. Transportés à l'infirmerie, on leur trouva à tous une température supérieure à 40°... Gros émoi parmi nous. À la lueur d'une torche improvisée, car le camp n'avait pas d'électricité ..., ce soir-là, nous nous réunîmes ... pour examiner les malades. Notre attention fut ainsi attirée sur trois autres internés entrés la veille et l'avant-veille avec une forte température et pour lesquels aucun diagnostic certain n'avait été porté. Les constatations de notre examen furent à peu près les mêmes pour tous. Le diagnostic de fièvre typhoïde est évoqué et le médecin espagnol est alerté aussitôt". Celui-ci durant les jours qui suivirent fit procéder aux premières évacuations sur l'hôpital de Vitoria. En 15 jours, 40 cas malades furent évacués. Les examens de laboratoire confirmèrent le diagnostic. Dès les premiers cas suspects, les médecins cherchèrent à déterminer l'origine de l'infection. "Deux (des malades) après quelques réticences finissent par avouer qu'ils consommaient l'eau des douches. Pour éviter une longue attente à la fontaine, ils ont acheté à un employé des douches le droit d'y remplir leurs bidons. Or, nous l'avons vu, ces dernières sont approvisionnées soit par l'eau du puits soit directement par l'eau de l'Ebro (en fait le rio Bayas). Quant à l'eau de la fontaine, le médecin espagnol jugea inutile de la faire analyser". Des mesures sanitaires furent immédiatement prises avec l'obligation pour tout homme de répandre du chlorure de chaux sur les selles et de se tremper les mains à la sortie de la baraque dans une solution antiseptique de chlorure de chaux, obligation contrôlée de jour et de nuit par une garde permanente de volontaires. L'employé des douches fut révoqué et remplacé par un infirmier français. La vaccination de tous les internés du camp commença et fut rapidement achevée. Les réfractaires furent frappés de sanctions disciplinaires. Les nouveaux arrivants reçurent leur première injection avant d'accomplir toute autre formalité. En outre les autorités espagnoles firent placer sur les deux bornes-fontaines du camp des écriteaux indiquant que l'eau était dangereuse à

boire. La mesure eut pour conséquence immédiate de rendre officiellement impropre à la consommation la seule eau potable du camp, hormis celle très limitée du camion-citerne. “Ceci ne manqua pas de nous plonger dans la perplexité”, écrit Morin qui ajoute : “les écriteaux furent d’ailleurs enlevés lors de la visite au camp d’un inspecteur espagnol, pour être replacés sitôt après son départ”. Trois semaines après les premiers cas de typhoïde, l’épidémie était en pleine régression. Quelques cas réapparurent au cours du mois de novembre 1943. Un seul mort par perforation intestinale fut à déplorer. Pour clore ce chapitre dominé par les affections digestives, il faut ajouter qu’il y eut aussi de nombreux ictères infectieux.

- *Les autres affections.* À l’apparition des premiers froids, les affections respiratoires devinrent nombreuses. Des bronchites furent observées ainsi que des angines de tous types dont une authentique diphtérie confirmée par examen de laboratoire et diagnostiquée à temps. L’époque, aussi bien en Espagne qu’en France, était marquée par la tuberculose pulmonaire : “Sur les 5 décès enregistrés par le groupe français de Miranda depuis son origine jusqu’au 10 novembre 1943, 3 sont dus à la tuberculose”, écrit Morin. Il put observer 4 hémoptysies chez des sujets en bon état général apparent, 10 patients furent évacués pour tuberculose et il y eut plus d’une trentaine de cas suspects qui ne purent être confirmés en raison des difficultés pour obtenir les examens radiologiques. Un sanatorium pour les Français évadés par l’Espagne avait été envisagé mais l’accélération des évacuations sur l’Afrique française du nord résolut le problème. Il y eut aussi de nombreux cas de rhumatismes mal caractérisés. Le typhus exanthématique, habituel compagnon des camps de prisonniers quand les conditions sanitaires se dégradent, avait sévi à Miranda (3) ; si Morin ne l’a pas rencontré, il le considère comme un danger potentiel en raison de l’abondance des poux et il regrette l’absence d’une vaccination systématique.

La thèse de Morin reste muette sur les troubles psychiques, cela est d’autant plus surprenant qu’il deviendra plus tard neuropsychiatre et que, rendu à la vie civile, il s’occupera de personnes en grandes difficultés sociales. Pourtant, s’il ne les mentionne pas, il a été très conscient de la détresse de ses compagnons comme en témoigne un brouillon de lettre écrite au crayon retrouvé dans ses archives. Il pose la question à son confrère Depinay : “ne crois-tu pas que le bien des 2 000 Français dont tu connais les souffrances passe avant toute autre considération ? ... Je consens à rester prisonnier au camp de Miranda jusqu’à ce que mon départ ne nuise plus à personne ... Je te pose le problème en toute amitié, fort de n’avoir jamais rien tenté contre qui que ce soit et d’avoir eu toujours pour seule règle de conduite le



Morin : document personnel.

souci du bien de mes frères de souffrance”. L’absence d’arrivée de nouveaux médecins français et le départ des anciens (Morin, Depinay et Négret) fragilisaient le fonctionnement du service de santé non officiel du camp de Miranda et semblent avoir entraîné quelques tensions. Il faut aussi, à cette occasion, souligner le soutien moral que les détenus politiques espagnols pouvaient offrir aux Français. En témoigne un émouvant poème, plein du lyrisme de la langue espagnole, écrit pour les Français par un détenu espagnol du camp de Miranda. Il s’intitule “Adios a Francia”.

Les épreuves subies marquèrent durablement le psychisme de certains évadés de France internés à Miranda ; longtemps après ils se souvenaient des nuits sans sommeil où retentissaient les appels réglementaires des sentinelles espagnoles qui s’interpellaient : “Alerta una !” à laquelle répondait “alerta dos !” etc. (1).

### **Le départ**

Le jour de la libération arrivait, annoncé la veille par un “mañana” du “Cabo”. L’heureux élu quittait le camp, accompagné jusqu’à la porte par ses camarades qui espéraient leur libération prochaine. En 1943 les libérés étaient attendus par le délégué de la Croix rouge française du gouvernement d’Alger. Par la suite ils gagnaient Madrid en chemin de fer et, après quelques jours dans la capitale, ils repartaient pour Malaga. Morin fit le trajet en autocar en passant par Cordoue. Arrivés à Malaga, les évadés de France étaient hébergés dans les arènes de la ville avant d’embarquer sur un des deux vieux bateaux, le “Sidi Brahim” ou “le Gouverneur général de Lépine”. Ils débarquaient à Casablanca où ils étaient recrutés par les “giraudistes” et les “gaullistes” avant d’être intégrés aux forces combattantes (2).

De façon générale, la population espagnole ne manifesta pas d’hostilité à l’égard des Français. Avant ou après leur incarcération, des échanges plutôt bienveillants étaient possibles avec les habitants des campagnes et des villes. Toutefois, dans un document en notre possession émanant d’un évadé par la Catalogne, on apprend qu’il convenait de s’écarter de certains rassemblements de jeunesses franquistes et d’éviter de rencontrer les militaires de la division Azul, division espagnole qui étant allée combattre en Russie, venait de rentrer au pays.

Sur les 25 000 Français qui sont entrés en Espagne, dont 18 000 pour l’année 1943, on estime que 11 000 sont passés par Miranda parmi lesquels on compte 39 médecins. L’Association des évadés d’Espagne recense 130 morts dont 50 à Miranda parmi les Français. Le passage des Pyrénées fut beaucoup plus meurtrier. Sur les 2 120 capturés du côté français de la frontière par les Allemands et la police française, 669 sont morts en déportation en Allemagne. Il a été dénombré 320 morts au passage des Pyrénées, soit tués par les patrouilles allemandes soit morts accidentellement (1).

Du fait des conditions sanitaires déficientes, de la malpropreté généralisée des choses et des personnes, du manque d’eau et des restrictions alimentaires, Miranda fut assurément un camp très dur tant sur le plan physique que sur le plan moral. Toutefois en 1943, Miranda n’est plus le Miranda de 1939 qui enfermait les “Rojos” et cela pose un problème sémantique : si sur le plan linguistique la locution “camp de concentration” est parfaitement exacte, elle ne semble pas correspondre à la connotation qu’elle a prise depuis la connaissance que l’on a eue des camps de concentrations nazis. La mortalité observée à Miranda n’est en aucune façon comparable aux effroyables statistiques des camps nazis qui portent la même appellation. Les évadés qui étaient amenés à Miranda en sont sortis pour la plupart vivants. Pour ces raisons, le vocable de “camp d’internement” semble plus approprié que celui de camp de concentration.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) *Les évadés de France internés en Espagne*. Mémoire de l'Association parisienne des anciens combattants français évadés de France et des internés en Espagne. Guerre 39-45. Ouvrage collectif, Paris 1993 (archives ASNOM).
- (2) BELOT R. - *Aux frontières de la liberté, Vichy-Madrid-Alger-Londres. S'évader de France sous l'Occupation*, Paris, Fayard, 1998.
- (3) FERNANDEZ-LOPEZ J.A. - *Historia del campo de concentración de Miranda de Ebro* (2ème edición). Fernandez-Lopez, 0920 Miranda de Ebro Espagne, 2004.
- (4) MORIN G. - De l'hygiène et de la pathologie d'un camp de concentration. Le camp de Miranda de Ebro (Espagne), *Thèse méd. Alger*, 1944, 40 p.

RÉSUMÉ

*La découverte de la thèse de médecine de l'élève de Santé Navale Georges Morin soutenue à Alger le 4 janvier 1944 permet d'appréhender les conditions sanitaires qui existaient à l'automne 1943 au camp de concentration de Miranda de Ebro en Espagne. Fuyant l'occupation nazie et le Service du Travail Obligatoire en Allemagne 18 000 Français sont entrés en Espagne en 1943 ; plus de 10 000 sont passés par Miranda dont 39 médecins. Les Français, largement majoritaires, créèrent un Service de santé parallèle au Service de santé officiel espagnol. La malpropreté généralisée des hommes et des choses liée au manque d'eau, les conditions d'hébergement très rudimentaires, la nourriture insuffisante et déséquilibrée, entraînèrent chez ces hommes jeunes l'apparition de deux maladies endémiques : la gale et la "mirandite", éponyme qui regroupe toutes les affections dysentériques au camp. Malgré des conditions de vie très dures, la mortalité au camp resta inférieure à celle du passage des Pyrénées du côté français où de multiples dangers guettaient les évadés.*

RESUMEN

*El descubrimiento de la tesis de medicina del alumno de "Santé Navale" Georges Morin, sostenida en Alger a 4 de enero de 1944, permite conocer las condiciones sanitarias existentes en el otoño de 1943 en el campo de concentración de Miranda de Ebro en España. Huyendo la ocupación nazi y el Servicio de Trabajo Obligatorio en Alemania, 18 000 franceses entraron en España en 1943 : más de 10 000 pasaron por Miranda, dentro de los cuales 39 médicos. Los franceses, largamente mayoritarios, crearon un Servicio de Sanidad paralelo al Servicio de Sanidad oficial español. La suciedad generalizada de los hombres y de las cosas ligada a la falta de agua, las condiciones de alojamiento excesivamente rudimentarias, la comida insuficiente y desequilibrada, provocaron en estos hombres jóvenes la aparición de dos enfermedades endémicas ; la sarna y la "mirandita", palabra que reagrupa todas las afecciones disentéricas en el campo. A pesar de las condiciones de vida muy duras, la mortalidad en el campo se quedó inferior a la mortalidad debida al paso de los Pirineos, desde el lado francés, donde numerosos peligros aguardaban los fugados.*

SUMMARY

*Georges Morin's thesis (Algiers January 4 1944) allows to understand the sanitary conditions of the refugee camp at Miranda De Ebro (Spain) in the fall 1943. To avoid the Nazi occupation and the Obligatory Work Service in Germany 18,000 French got in Spain in 1943 and 10,000 including 39 physicians came through Miranda. The French were the majority and they created a Health Service separate from the official Spanish Health Service. The general dirtiness, the lack of water, the rudimentary conditions of lodging, the inadequacy and imbalance of food provoked two diseases among the young men : scabies and the so-called "mirandite" that is to say all the diarrheic diseases in the camp. Despite hard conditions of living the death rate in the camp remained smaller than crossing the Pyrenees from France where the danger threatened the escaped men.*